

« *VENANT DE FOI, ALLANT À FOI* »

(16) *Car je n'ai pas honte de l'heureuse annonce. Car elle est puissance de Dieu allant à salut pour tout croyant, Juif d'abord et Grec.* (17) *Car une justice de Dieu en elle se révèle, venant de foi, allant à foi, selon qu'il est écrit : Le juste venant de foi vivra.*

ÉPÎTRE AUX ROMAINS I, 16-17

«*Car je n'ai pas honte de l'heureuse annonce...* »

*Paul* commence par un *car*. La même conjonction vient encore, aussitôt après, par deux fois, pour introduire aux phrases suivantes. Il explique donc d'abord pourquoi il accueille lui-même et transmet *l'heureuse annonce*. Il déclare, en effet, d'emblée : *Car je n'ai pas honte de l'heureuse annonce*. Il poursuit par un autre *car*. Il dit alors pourquoi *il n'a pas honte de l'heureuse annonce* : *Car elle est puissance de Dieu...* Et, enfin, toujours en utilisant un *car*, il fait savoir pourquoi cette *heureuse annonce* est *puissance de Dieu* : *Car une justice de Dieu en elle se révèle...*

Tentons d'abord de comprendre non pas pourquoi *Paul n'a pas honte*, puisqu'il s'explique lui-même là-dessus, mais pourquoi il tient à affirmer qu'il *n'a pas honte*. On peut, en effet, entendre cette négation de deux façons au moins.

Ou bien *Paul* pourrait *avoir honte* mais, dans le fait, il n'en est rien. Ou bien il ne lui est même pas possible *d'avoir honte*, la faculté *d'avoir honte* ne lui est pas laissée et, en conséquence, il *n'a pas honte*. On sent bien que, selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre cas, le sens de la négation n'est pas le même. Dans le premier cas, *Paul* écarte la *honte* comme quelque chose qui était possible. La possibilité en demeure cependant, même si elle ne se réalise pas. Dans le second cas, il n'a pas à choisir : *n'avoir pas honte* n'est pas l'un des deux termes d'une alternative qui se présenterait à lui, *n'avoir pas honte* est la seule voie qui s'ouvre à lui.

Quelle portée, nous autres, lecteurs, accorderons-nous à la négation énoncée ici par *Paul* ?

Notre réponse à cette question dépendra de la valeur que nous accorderons à l'objet qui peut motiver la *honte*, c'est-à-dire à *l'heureuse annonce*. Celle-ci est-elle un fait indiscutable ? S'il en est ainsi, alors, oui, *Paul* ne pouvait pas *avoir honte d'elle*. Car on ne peut qu'enregistrer

l'existence d'un fait. On n'a pas le loisir d'en *avoir honte* ou de n'en *avoir pas honte*. On peut, éventuellement, regretter qu'il se soit produit. On n'est pas loin alors d'en concevoir de la *honte*. « C'est une honte qu'il en soit ainsi ! » peut-on s'exclamer, par exemple. Mais force est de s'incliner devant la réalité. En tout cas, pour en rester au texte que nous lisons, peut-on aller jusqu'à ces parages de la *honte* quand le fait en question est une *heureuse annonce* ? Il ne semble pas, sauf si l'on préfère le malheur au bonheur. Comme on le verra par la suite, cette dernière précision n'est pas sans conséquence pour l'intelligence de la pensée de *Paul*.

Il en va tout autrement si l'existence même du fait peut être soumise à discussion. Ainsi, demandera-t-on, *l'heureuse annonce* est-elle un fait avéré ? Bien plus, même si l'on convient qu'elle est un fait, il suffisait que *Paul* ait pu en discuter, voire en douter, pour qu'il se défende d'en *avoir honte*.

Nous pouvons conclure de ces observations que *Paul* s'engage et engage avec lui ses lecteurs dans une démarche qui dépend de la conception qu'on se fait de ce qui arrive dans le temps et avec le temps, à savoir, ici, *l'heureuse annonce*.

Nous pouvons-nous *avoir honte de celle-ci*, au cas où elle est seulement une possibilité. Mais nous n'avons plus cette liberté si nous convenons que cette *heureuse annonce* est indiscutable, que de toute façon elle existe. Disons-nous que, dans ce cas, nous cessons d'être libres ? Certainement pas. Mais, c'est trop clair, nous concevons alors notre liberté d'une tout autre façon que lorsque nous pensons selon le possible ou l'impossible. Nous ne sommes pas libres de recevoir ou de ne pas recevoir l'annonce qui nous est faite, puisque la réalité de celle-ci s'impose à nous, mais nous sommes libres de moduler à notre gré la réponse que nous lui donnons.

En ouvrant ces deux voies, nous venons de dégager deux logiques, celle de la virtualité et celle de la possibilité. Il importait de les manifester d'emblée car la pensée de *Paul* va constamment aller de l'une à l'autre.

Selon la logique de la virtualité, quand *Paul* nie *avoir honte*, il se contente d'énoncer un fait qui ne peut pas ne pas être, parce qu'il a admis un autre fait, lui aussi incontestable, réel, mais sans qu'il soit pour autant contraignant ou qu'il oblige à telle forme d'accueil plutôt qu'à telle autre, et cet autre fait est *l'heureuse annonce*. Dans la réalité de celle-ci la négation de la *honte* était donc virtuellement déjà présente mais elle n'était pas déclarée actuellement. Ce n'est pas à dire que sa déclaration ne soit rien. Car elle pourrait manquer et, du coup, comme elle-même, *l'heureuse annonce* resterait à l'état virtuel, elle ne passerait pas à l'acte, elle serait reçue mais sans s'offrir à la variété des réponses qui la rendrait actuelle, elle serait bloquée dans le virtuel. Selon la seconde logique, celle de la possibilité, la négation de la *honte*, s'élève comme une possibilité contre une autre, l'affirmation de la *honte*. Au fond, *Paul* aurait pu *avoir honte*.

Or, en ce qui concerne *Paul* personnellement, la logique du possible et de l'impossible est écartée. Et pourquoi donc ? Mais parce que *l'heureuse annonce*, comme son nom l'indique, appartient à l'ordre de la communication, à cet ordre dans lequel arrive tout ce qui arrive. On peut, certes, ne pas l'accueillir, ne pas lui répondre, passer à côté, la refuser même. Mais elle est toujours là, quelque position qu'on adopte à son égard, parce qu'elle appartient à cette modalité de l'être à laquelle nous n'échappons pas et qu'on peut convenir de nommer la communication. En effet, nous ne savons rien, nous n'avons aucune expérience d'une

situation humaine dans laquelle la communication ne serait pas à l'œuvre. C'est en elle que nous sommes encore même lorsque nous affirmons que certains êtres lui seraient étrangers. Pour nous, elle est toujours là. Nous ne sommes jamais sans elle, hors d'elle, et d'être en elle ne nous prive de rien, nous laisse libres.

Sans doute la communication n'est-elle pas de soi *heureuse*. *L'heureuse annonce*, qui vient la spécifier, la qualifie comme un bonheur : elle la rend *heureuse*. Mais elle ne l'invente pas : elle en est une modulation. Elle n'ajoute rien à la communication sinon l'affirmation que celle-ci est un bonheur. C'est beaucoup ! Il y va même de tout. On pourra même tenir cette *heureuse annonce* comme le *salut* de la communication elle-même au cas où celle-ci serait compromise, déniée.

Si donc Paul *n'a pas honte de l'heureuse annonce*, c'est parce qu'il n'y a pas de place du tout dans la réalité pour une telle *honte*. Pour lui faire une place, il faudrait réaliser l'impossible, non pas lui substituer une malheureuse annonce mais supprimer, purement et simplement, le champ de la communication elle-même. Aussi *l'heureuse annonce*, bien qu'elle soit une particularisation de la communication, est-elle toujours réelle, non pas certes toujours actuelle mais toujours au moins virtuelle. Cependant la *honte*, si déplacée qu'elle soit, peut, de façon d'ailleurs incompréhensible, scandaleuse même, se frayer un passage. Car, en *ayant honte* de *l'heureuse annonce*, Paul aurait dénié un fait qui, pourtant, est là, qui attend en quelque sorte d'être reconnu.

Il n'en est pas de même pour les destinataires de sa lettre. Ils risquent toujours de s'imaginer qu'en recevant *l'heureuse annonce* ils accèdent à une réalité qui aurait pu ne pas être ou qui n'est là que parce qu'ils le veulent bien. Bref, ils pensent selon une logique où l'on va du possible, qui est un néant de réalité, au réel, ils n'estiment pas que ce réel est déjà là mais à l'état virtuel, non encore actuel.

Aussi bien tout l'effort de Paul sera-t-il de les faire passer à la logique qui est la sienne. Certes, *l'heureuse annonce* présente-t-elle toujours un caractère de nouveauté absolue, quand on l'adresse ou quand on l'accueille, parce qu'alors elle devient actuelle et qu'elle se trouve exposée à toutes les variétés de cet accueil. Cependant, elle est toujours plus ancienne et que l'adresse qu'on en fait ici et maintenant et aussi que l'accueil qui lui est réservé. Pourquoi ? Mais parce que la virtualité n'est pas la même chose que la possibilité : elle n'est pas l'actualité mais elle appartient à la réalité.

**« ...Car elle est puissance de Dieu... »**

*L'heureuse annonce* n'est donc pas une réalité devant laquelle on pourrait se placer, qu'on pourrait considérer comme à distance, du dehors. Du fait qu'elle appartient à l'ordre de la communication, on ne la saisit vraiment pour ce qu'elle est que si, même sans y adhérer, même en la refusant, voire en la déniait, on se tient pour son destinataire. Autrement dit, on ne parle jamais d'elle sans admettre implicitement qu'on est en elle, pris dans son cours. Faute d'adopter cette position, on manque la vérité de *l'annonce* et, notamment, on ne comprend pas en quoi elle est *puissance de Dieu*.

Cette dernière expression, pour être correctement entendue, doit cependant être, elle aussi, située dans le mouvement qui va de la virtualité à l'actualité. *Dieu*, en effet, n'a jamais commencé à entrer en communication avec nous. Ce statut, qui ne lui est certes pas imposé comme une nécessité, lui est essentiel. Car, pour nous, qui sommes à l'intérieur de la communication, *Dieu* serait-il encore *Dieu* s'il n'entrait pas en communication avec nous ? Parce que nous allons, entre nous, de commencements en commencements, nous nous imaginons que *Dieu* s'est mis un jour à communiquer avec nous. Mais, à la réflexion, nous comprenons que le commencement, s'agissant de *Dieu*, n'a pas de sens. C'est ce que Péguy avait compris quand il écrivait que *Dieu* est « lui-même jeune ensemble qu'éternel. » Ou alors ce n'est plus de *Dieu* qu'il s'agit.

Mais, puisque nous apprenons que *Dieu* communique avec nous par une *heureuse annonce*, qui est une *puissance*, il convient de distinguer dans cette communication moins des moments que des aspects entre lesquels se distribue et se manifeste cette *puissance*. Disons donc qu'il y a l'adresse et qu'il y a la réception. Mais, d'une certaine façon, l'une n'est jamais sans l'autre.

Ici le terme de *puissance* dit donc tout autre chose que la simple possibilité : il indique le passage en cours ou, si l'on préfère, le mouvement qui va d'un état virtuel – c'est dire s'il est « puissant », s'il n'est pas irréel ! – jusqu'à un état actuel – et c'est dire encore, mais autrement, qu'il est « puissant », car il l'est alors non pas seulement en dégageant sa force, ce qui est le propre de la virtualité, mais en la poussant toujours plus loin encore dans le temps, dans chaque présent.

On peut encore dire les choses autrement. Dans la communication, dans toute communication, il n'y a pas deux postes : l'un, qui existerait, et l'autre, qui n'existerait pas ou pourrait ne pas exister. Il y a sans doute des différences de position et même une altérité essentielle, sinon il n'y aurait pas de communication. Mais il n'y a pas l'être, qui serait l'émetteur, et le néant d'être, qui serait le lieu vide du destinataire. Tout se passe plutôt comme si la communication elle-même était antérieure à ces deux postes, à ces deux fonctions, comme si elle en était le principe, ce qui les fait advenir. S'il en est ainsi, c'est parce que nous pensons toujours la communication en étant nous-mêmes déjà en elle. Nous ne pouvons jamais que feindre d'en sortir.

Dans le cas qui nous occupe ici, dans *l'heureuse annonce de Dieu*, la situation essentielle à toute communication ne change pas. On peut toutefois la juger impossible. Mais on s'exprime alors selon une logique, ici déplacée, celle de la possibilité. En effet, nous y revenons, on « pourrait » avoir honte de cette *heureuse annonce*, comme on serait confus de devoir affirmer l'existence d'un monstre qu'on saurait par ailleurs impossible. Mais on serait alors retourné à la distinction du possible et de l'impossible, on ne penserait plus selon la logique de *Paul*. Or, selon celle-ci, l'étonnement n'est pas absent de la pensée mais, pour s'exprimer, il n'a nul besoin de passer par la fiction d'une communication impossible, d'un néant de communication. C'est plutôt, si l'on ose ainsi parler, l'obstination de *Dieu* à s'entretenir avec nous qui suscite l'admiration, quelles que soient les péripéties de cet entretien et, notamment, malgré l'affirmation que celui-ci serait impossible, au prétexte que de *Dieu* à nous il n'y aurait nul chemin.

Si néanmoins l'on persiste à comprendre par ce terme de *puissance*, employé par *Paul*, un passage à l'acte à partir d'un néant d'être, comme le rien à partir de quoi vient quelque chose, il suffira de s'entendre sur les mots : il faudra reconnaître qu'en vérité par ce terme de

*puissance* c'est le virtuel que l'on désigne, et non pas le rien, et que l'on veut seulement le distinguer de l'actuel.

En effet on aura compris sans doute qu'ici, par l'usage de ce terme de virtuel, nous voulons affirmer que ce qui a été n'est pas la pâle figure de ce qui est maintenant : c'est seulement l'actuel d'hier. Quant à l'actuel d'aujourd'hui, il peut être regardé comme le virtuel de demain. Or, à vrai dire, l'actuel de *l'heureuse annonce de Dieu* ne fait jamais défaut, car c'est le propre d'une *annonce* que d'être chaque fois tout entière actuelle ou alors elle n'est pas du tout, et cela même s'il est vrai qu'elle sera toujours nouvelle dans l'avenir. Il n'en va pas autrement pour *l'heureuse annonce de Dieu*.

« ...*allant à salut pour tout croyant, Juif d'abord et Grec...* »

Nous voilà prêts à admettre qu'il ne nous suffit pas d'exister. Il nous faut encore être maintenus dans l'existence. Or, s'il est vrai que nous n'avons pas à être sauvés d'exister, comme si c'était une faute, cependant notre existence n'est pas assurée par elle-même. Elle rencontre son *salut* quand nous accueillons avec *foi*, en *croyant*, *l'heureuse annonce de Dieu*. Et si cette *annonce* peut être dite *heureuse*, si elle est un bonheur, c'est parce qu'elle nous confirme dans l'existence. Il en est ainsi pour quiconque.

Tel est, pour parler encore approximativement, l'effet de la *puissance de Dieu*. Car, ne l'oublions pas, cette *puissance* n'est rien de physique. Elle n'est pas une énergie. Elle est de l'ordre de la communication. Étant une *annonce*, elle a juste ce minimum d'être que les ontologies reconnaissent à la relation. Car elles pressentent que, puisque rien n'échappe à l'être, il y a en lui, si l'on peut dire, une certaine modalité, la relation, qui est immanente à tout ce qui est et qui, de ce fait, d'une certaine façon, est autre aussi que tout ce qui est. La communication appartient à cette modalité-là.

Il n'était pas inutile de rappeler ces évidences. On se prépare ainsi à mieux entendre la pensée de *Paul*, une pensée dont la singularité risque de ne pas apparaître immédiatement. En effet, quant à lui, il ne se préoccupe pas de dégager lui-même les présupposés de ses affirmations. Mais nous autres, si nous voulons saisir la portée de celles-ci, nous devons les rendre manifestes.

Mettre en avant le *salut*, qu'est-ce donc sinon supposer le péril et la menace de périr ? Or, qui donc est exposé à périr sinon celui qui déjà existe ? Cependant, l'étrange, ici, est que le salut ne s'obtienne pas par une consolidation de l'existence mais par ce que, dans l'être, on pourrait nommer un « presque rien », par une relation. Et, qui plus est encore, celle-ci prend l'aspect de ce qui s'évanouit aussitôt que prononcé, elle est une parole, une *annonce*, ou encore elle se grave silencieusement dans une écriture, comme si elle y attendait d'être lue. Quant à la *foi*, en laquelle se termine l'*annonce*, elle n'est pas rien. Mais elle a ce même peu d'être qui caractérise l'*annonce*. Aussi serons-nous toujours surpris de découvrir et d'affirmer que, réunies dans un même mouvement de communication, l'*annonce* et la *foi* sont capables de réaliser un *salut*. Et, pourtant, du moins si nous suivons *Paul*, il en est ainsi !

Mais il y a plus encore. Comme si ce n'était pas assez que cette *puissance de Dieu* fût confiée à la fragilité de la communication, elle y est encore exposée à être captée, pour ainsi dire, par

n'importe qui. Elle ne fait pas de sélection parmi ceux qui la recueillent, elle est à la disposition de quiconque existe. Si *Paul* introduit un ordre dans sa diffusion, c'est seulement parce qu'il importe de signaler que celle-ci a commencé quelque part dans le monde, qu'elle s'y est inscrite en une histoire. Aussi bien écrit-il : *pour tout croyant, Juif d'abord et Grec*.

La formule est singulière. Elle doit appeler toute notre attention. On pense, bien sûr, et non sans raison, qu'elle signifie : « pour le *Juif* d'abord et, ensuite, dans le moment d'après, pour le *Grec*. » Et, sans doute, si l'on suit à la trace, dans le temps qui passe, le parcours de cette *puissance*, c'est bien ainsi que les choses arrivent. Observons toutefois que, s'il y a bien le *d'abord*, le « ensuite » manque : c'est nous qui venons ici même de l'ajouter, comme s'il allait de soi. Cependant, ce n'est pas raffiner vainement sur la signification de cette formule que de l'entendre aussi en un autre sens qui, sans supprimer l'histoire et les rapports de succession qu'elle implique, discerne en celle-ci une structure.

On dira alors que *tout croyant* est *Juif d'abord*, pour autant qu'il reçoit l'*heureuse annonce* et qu'il la *croit*. Telle est bien la signification historique du *Juif*. Mais aussi *tout croyant*, fût-il *Juif* de naissance, du fait qu'il est *croyant*, est nativement *Grec*, parce que cette *heureuse annonce* ne lui est pas naturelle : elle lui arrive, elle l'atteint à l'intérieur de l'univers de la communication auquel, comme n'importe quel humain, il appartient.

**«... Car une justice de Dieu en elle se révèle, venant de foi, allant à foi... »**

*Car...* Il s'agit encore d'une explication de ce qui vient d'être avancé. *Paul*, en effet, se propose maintenant de faire comprendre, en premier lieu, pourquoi la *puissance de Dieu* va à *salut* ; ensuite, pourquoi ce *salut* concerne *tout croyant*, pourquoi il y va de quelque chose qui peut être nommé *foi* ; enfin, pourquoi le *croyant*, quel qu'il soit, est *Juif d'abord et Grec*.

Ainsi, d'abord, dans le déploiement de cette *puissance de Dieu* sous la modalité d'une *heureuse annonce*, c'est une *justice* de ce même *Dieu* qui *se révèle*. En d'autres termes, c'est l'être auquel nous donnons le nom de *Dieu* qui est à l'œuvre dans cette opération de communication, qui va du virtuel à l'actuel. Et cette communication ne se limite pas à une information, à la transmission d'une nouvelle : en disant ce qui est fait, elle fait ce qui est dit.

Car ici, comme dans tout énoncé performatif, l'énonciation réalise l'action exprimée par les verbes. Comprendons que l'*annonce* en laquelle s'exprime la *puissance de Dieu* est *heureuse* pour celui à qui elle s'adresse : elle fait son bonheur réellement. Elle le fait, elle l'institue, si l'on peut dire, à la manière d'une décision de *justice* accomplie par *Dieu*. La création de ce bonheur à l'intérieur de la communication, voilà en quoi consiste la *juste* décision de *Dieu*. Elle est notifiée, littéralement elle *se révèle*, parce qu'elle est publiquement prononcée comme un jugement dans un tribunal. Il n'en faut pas plus, mais il n'en faut pas moins, pour que le *salut* existe. Il est donc vain de soutenir que ce *salut* n'est encore que dit, qu'il est seulement déclaré, qu'il n'est que prononcé. Son énonciation le fait être, elle est son exécution, car il n'a pas d'autre voie pour accéder à l'existence, si l'on peut dire, que son énonciation. Par celle-ci le *salut* se réalise.

Cependant, et voici le deuxième trait, cette *heureuse annonce*, cette *puissance*, cette *justice* et ce *salut*, comme toute communication, resteraient, pour ainsi dire, en l'air si, pour les

recevoir, manquait la *foi*, si leur destinataire, quel qu'il soit, ne devenait pas *croyant*. Il n'y a pas de communication sans *foi* en la communication. Aussi bien, en rigueur de terme, ne peut-on pas dire du destinataire qu'il vient à la *foi*. En vérité, il n'y va pas sans aussi en venir : *venant de foi*. La *foi* est donc le milieu à partir duquel et dans lequel la communication tout entière se produit, tant du côté de l'émetteur que du côté du récepteur.

S'il y a une singularité notable à relever ici, c'est que la communication n'est rien moins que celle de *Dieu*. Ce n'est pas peu dire ! En tout cas on s'explique peut-être pourquoi cette communication s'adresse à *tout* homme, quel qu'il soit. En effet, que serait un *Dieu* qui admettrait les uns à cette *heureuse annonce* et qui en écarterait les autres ? Mériterait-il encore qu'on le désignât de ce nom de *Dieu*, s'il faisait un tri parmi les destinataires ?

En effet, et c'est le troisième trait, cette communication de *Dieu* est promise à une extension virtuellement universelle. Car on va, on avance vers la *foi*. Nous lisons : *allant à foi*. Or, ces noms de *Juif* et de *Grec* nous aident à entendre comment s'actualise dans l'histoire cette extension virtuellement universelle de l'*heureuse annonce*, *venant de foi*, *allant à foi*.

On pourrait penser que ces noms de *Juif* et de *Grec* n'ont qu'une signification ethnique. Il n'en est rien. Ainsi tout homme, devenu *croyant*, fût-il *Grec* de naissance, peut-il se reconnaître comme *Juif d'abord*, si l'on accorde que le *Juif* désigne en chacun, quelle que soit son origine, l'inscription de l'*heureuse annonce*, qui est toujours virtuellement présente en toute communication. À ce titre, tous les humains sont donc des *Juifs* et, d'autre part, les *Juifs* de naissance sont tous, dans l'histoire, typiquement, des hommes : ils témoignent de l'*heureuse annonce* qui, toute gratuite qu'elle soit, est constitutive de l'humanité même. Mais ce nom de *Juif* ne dit rien encore par lui-même sur la réponse de *foi* à cette *heureuse annonce*. Or, cette réponse de *foi* se manifeste, lorsque le *Grec* en chacun, fût-il *Juif* de naissance, devient lui aussi *croyant*. Non pas que le *Juif* ne puisse devenir *croyant*. Mais s'il le devient, c'est comme n'importe qui d'autre et donc comme un *Grec*.

Bref, en *tout croyant* il y a un *Juif d'abord*, pour autant qu'il reçoit l'*heureuse annonce*. Or, ce *Juif* se fait *Grec* sans cesse, pour autant qu'il ne se contente pas de recevoir cette *heureuse annonce* mais qu'il se dispose à lui répondre par la *foi*. En effet, cette réponse ne tient ni à sa nature ni même à sa position de destinataire. Car cette dernière position fait de tout homme quelqu'un qui certes ne peut éviter de répondre mais qui peut toujours refuser de se tenir pour destinataire, comme on retourne une lettre à son expéditeur.

C'est ainsi que se marque en chacun une différence en laquelle il peut reconnaître la signification de son histoire. En somme, chacun est *Grec* parce que *Dieu* entre en communication avec lui comme avec tout homme. Chacun, en outre, devient *Juif* quand il reçoit et transmet l'*heureuse annonce* dont cette communication est prégnante. Chacun, enfin, devient *Grec* de nouveau, quand il ajoute *foi* à cette *heureuse annonce*.

**«... selon qu'il est écrit : le juste venant de foi vivra.»**

*Le juste venant de foi vivra.* On conviendra sans peine que la traduction est disgracieuse. Mais au moins propose-t-elle une reproduction littérale de l'ordre des mots du texte original. Quant au *venant de*, qu'on peut juger bien lourd, on l'avait déjà rencontré précédemment. Comme

alors, il a paru préférable à « par », qui pourrait faire penser à l'efficacité d'un moyen qu'on emploierait, et on a écarté « à partir de », qui suggérerait nettement une origine qu'on quitte, ce qui n'est pas le cas, puisque la *foi* demeure, comme le laisse entendre le *allant à foi*, déjà rencontré lui aussi.

De ce fait on peut hésiter sur le sens de la phrase. À quoi faut-il rattacher ce *venant de foi* ? à *juste* ? à *vivra* ? Mais faut-il trancher ? En raison de la place même de cette expression, qui est véritablement intermédiaire sinon médiatrice, pourquoi ne pas comprendre que le *juste vivra* à l'avenir de ce dont il *vit* déjà et dont il *vient* ? On donnerait alors toute sa force au *venant de foi*, *allant à foi* qu'on a lu un peu plus haut. Il faudrait comprendre que le *juste vivra*, c'est-à-dire ira à une vie qui est une *foi*, comme est déjà une *foi* ce qui a fait de lui le *juste* qu'il est et qu'il demeure. Tel est le sens, complexe assurément et riche, que nous retiendrons.

Cette complexité et cette richesse apparaîtront davantage encore si l'on veut bien s'étonner que quelque chose de tel que la *foi* soit à l'origine de la *justice* comme aussi bien de la *vie*. Car, après tout, si la *foi* est expressément mentionnée, ne serait-ce pas pour exclure que la *justice* suffise à faire *vivre* et aussi que la *vie* puisse naître de la seule *justice* ? En effet, on pourrait toujours estimer qu'il en est ainsi et, notamment, au cas où nous lirions seulement : *le juste vivra*. Or, il n'en est rien, puisque la *foi* vient s'intercaler entre le sujet et le verbe. C'est donc elle, la *foi*, qui rend juste *la justice* et vivante *la vie*. Autrement dit, *justice* et *vie* ne sont telles que de venir de la *foi*.

Pour développer le sens, décidément très dense, de cette proposition, arrêtons-nous sur la formule qui l'introduit : *selon qu'il est écrit*.

Au moment où il dégage le résultat de l'*heureuse annonce*, Paul se réfère à un texte qui est *écrit*, qui a certes été proféré mais qui maintenant est consigné dans un livre et qui énonce par avance ce qui arrivera, qui l'envoie comme un message. En effet, cet *écrit* exprime en quelques mots le contenu du message, ce en quoi il se concentre et, très expressément ici, ce qui rend *heureuse* cette *annonce*. Cet *écrit* déclare que cette *annonce* fait un *juste* de celui qui la reçoit en lui donnant sa *foi* et donc que, du coup, elle le fait *vivre*, lui apporte le *salut*.

Il n'est pas indifférent que l'*heureuse annonce* reçoive en quelque manière son autorité d'un *écrit* qui lui est antérieur et qui dit son contenu et sa portée. La preuve est faite, s'il le fallait, que tout se passe dans l'ordre de la communication. En effet, cette communication, alors même qu'elle ne délivre encore qu'une information sur un avenir qui n'est pas encore, parle d'une vie qui est l'aboutissement d'un procès, au double sens de ce mot, puisqu'il s'agit d'un parcours dans le temps et d'un arrêt de *justice*, le bien nommé. Or, ce procès ne se supporte que de la *foi*, il ne tient que par celle-ci, pour autant qu'il se produit réellement en elle, *venant* d'elle et *allant* à elle. *Croire* est à l'œuvre en lui et *croire* est aussi la clé de son intelligibilité.

Il y a là de quoi dépasser l'opposition que l'on pourrait établir entre une *foi* subjective et une autre, qu'on dirait objective, ou encore entre un mouvement et un terme en lequel s'achèverait ce mouvement, qui le contiendrait, le changerait en un contenu, donc en quelque chose qui arrêterait ou restreindrait ce mouvement en le fixant à un énoncé. Non seulement l'opposition de ces deux aspects n'a rien à faire ici mais encore on ne gagne rien à les distinguer. Si quelque chose cependant reste de cette distinction c'est ceci : la *foi* est partout et toujours dans l'*heureuse annonce*, à la source et au terme, le procès en cours les unit l'une à l'autre

inséparablement, comme il arrive dans toute communication. Mais le cours de ce procès, qui ne s'arrête pas, va par des chemins qui ne sont pas toujours droits, il connaît des péripéties. Cependant celles-ci ne peuvent pas anéantir une *puissance de Dieu allant à salut pour tout croyant, Juif d'abord et Grec*.

Supposera-t-on alors que la *foi* de *Dieu* rencontre la *foi* du *croyant* ou se prolonge en elle ou, encore, que *Dieu croit* en nous et que, en réponse, nous *croyons* en lui ? On peut sans doute s'exprimer ainsi, encore qu'on doive se garder de céder à l'anthropomorphisme. En effet, si l'on affirme que *Dieu croit*, et qu'il *croit* en nous, et que nous *croyons*, nous aussi, et que nous *croyons* en lui, il convient de reconnaître clairement que ce que l'on entend par *foi* et par *croire*, quand il s'agit de *Dieu*, ne ressemble pas à ce que nous disons quand il s'agit de nous. Il y a tout au plus une analogie entre la *foi*, attribuée à *Dieu*, et la nôtre, et cette analogie est telle qu'on ne peut suivre la direction dans laquelle elle nous emporte sans convenir à un certain moment que nous ne savons pas du tout ce que nous disons quand nous déclarons que *Dieu croit* et, surtout, qu'il *croit* en nous.

Mieux vaut observer que le message, considéré comme un contenu, fait retour sur le mouvement même de communication dans lequel il se produit. C'est de ce mouvement qu'il parle, c'est ce mouvement qu'il change en un énoncé *écrit*. Or, celui-ci il exalte la *foi* qui est présente d'un bout à l'autre de la communication, de son origine à son terme. Et il l'exalte sous la forme d'un verdict de *justice* dans lequel s'exprime et se manifeste une *justice* qui est celle-là même de *Dieu* : **le juste venant de foi vivra**.

Analysons brièvement ce verdict. *Le juste vivra*. Il ne mourra donc pas, il n'aura pas été condamné. Il atteindra au *salut*. Sa *justice* et son *salut* seront sa *vie*. Or, cette *vie* du *juste*, qui le *sauve*, passe et ne tient que par l'événement d'une communication, par une *heureuse annonce de Dieu*, issue de *foi* et culminant en *foi*. Ainsi *l'heureuse annonce* et la *foi* sont-elles réciproquement intégrées l'une à l'autre. C'est leur union qui fait et défait sans cesse tout *croyant*, qui le construit et le déconstruit, le ferme et l'ouvre tant dans ses pensées que dans ses pratiques. S'il en est ainsi, c'est parce que, dans *l'annonce* comme dans la *foi*, est à l'œuvre une *puissance* en laquelle le *croyant* reconnaît la présence toujours actuelle de *Dieu* lui-même agissant avec *justice*.

Nous voilà bien éloignés, semble-t-il, de ne considérer la *vie*, à la suite du dictionnaire, que « comme l'ensemble des phénomènes que présentent tous les organismes animaux ou végétaux de la naissance à la mort ». Cependant, puisque ce nom de *vie* est employé ici, nous sommes invités à suivre la métaphore dans laquelle nous emportent ces autres noms de *justice* et de *foi*. Au terme, qu'y devient *vivre* ?

Le *vivant*, puisqu'il est appelé *juste*, devient le sujet d'un rapport qui s'exerce entre la *foi* qu'il donne et celle dont il est gratifié, celle qui sort de lui ou dont il sort et celle vers laquelle il se dirige ou qui vient vers lui. Il tient, il se tient entre l'une et l'autre *foi*. Il s'entretient, au sens où il subsiste, de leur *juste* accord, et notamment par la *puissance* de *l'heureuse annonce*. Ainsi, au terme de ce mouvement métaphorique, pouvons-nous comprendre qu'en effet « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », selon la célèbre définition de Bichat. Mais il n'y a plus alors de référence exclusive aux seuls faits organiques. Tout y prend sens de ce que nous avons nommé ici la communication.

### ***L'être à l'intérieur de la communication***

De quelle pensée s'inspire notre lecture de *Romains I, 16-17* ?

Faut-il estimer, par exemple, que la question de la communication émanait, pour ainsi dire, du texte lui-même et qu'elle s'imposait impérieusement à nous, nous pressant d'écarter toute autre approche ? Nous savons bien qu'il n'en est rien. En effet, dans le passé, ce même texte a été lu et compris de tant d'autres façons que nous pouvons raisonnablement supposer que d'autres lectures viendront encore dans l'avenir, différentes de celle-ci et tout aussi recevables qu'elle.

Allons-nous alors prétendre que la question de la communication est devenue aujourd'hui si insistante qu'elle à la préséance sur toutes les autres et qu'elle marque inévitablement toute démarche de la pensée, jusque dans la lecture de l'Écriture ? Nous serions sans doute plus près de la vérité en adoptant ce parti, mais à condition de ne pas nous y ranger comme on cède à une mode ou pour correspondre à l'air du temps. N'hésitons donc pas à déclarer, sans pouvoir ici nous en expliquer davantage, que nous héritons d'une certaine décision de pensée qui n'a rien d'arbitraire, celle-là même en laquelle on a pu reconnaître naguère à bon droit une « coupure épistémologique ». Nous avons tenu à prendre acte de cette décision et de cette coupure. Il est possible d'ailleurs de les caractériser au moins succinctement.

De quelque manière que nous traitions jamais nous ne pouvons négliger que nous en traitons à l'intérieur d'une conversation. Bien plus, cette manière et les diverses formes qu'elle prend dans l'histoire sont entendues comme le lien même qui nous unit dans cette conversation. C'est pourquoi, sans négliger la spécificité de l'objet que nous approchons, nous pouvons toujours nous attacher à ce qui, en lui, fait lien entre nous qui nous entretenons de lui. Autrement dit, quoi qu'il en soit de sa nature et de son existence, cet objet peut être compris comme un objet symbolique, non pas au sens où il représenterait de façon imagée ou conventionnelle autre chose que lui-même mais parce que s'exprime en lui la communication qu'il permet et dans laquelle nous sommes engagés. Ainsi ne pouvons-nous plus oublier que, s'il est vrai que l'être se communique, nous entendons toujours désormais cette communication de l'être à l'intérieur de la communication elle-même, c'est-à-dire comme un procès au cours duquel un message est envoyé et reçu.

Pour peu qu'on y réfléchisse, il reste à savoir si la pensée humaine s'est jamais comprise elle-même autrement que comme une conversation et, au cas où il lui serait arrivé de l'oublier, si elle ne fait pas retour aujourd'hui sur une vérité aussi ancienne qu'elle-même.

Ainsi, avec beaucoup d'autres, estimons-nous que la pensée ne se sépare pas du couple de la parole et de l'écoute, qu'elle est entretien. On aura compris pareillement que cet entretien se poursuit non moins dans la pratique que dans la pensée. Dès lors, tous les objets dont nous nous entretenons sont la métaphore ou, pour mieux dire, la répétition toujours innovante, jamais redondante, l'actualisation de l'entretien lui-même. C'est lui qu'ils figurent, qu'ils montrent ou, plutôt, qu'ils disent. C'est pourquoi, pour entendre une telle situation, nous avons eu recours à la distinction du virtuel et de l'actuel : elle est plus capable de l'éclairer que celle du possible et du réel. En effet, le virtuel est lui-même du réel. Comme le suggère son étymologie, il est force et non pas néant ni même de l'être simplement possible, qui pourrait ne pas être.

Plus précisément encore, nous avons voulu faire apparaître et déjà développer les ressources que présente une telle façon d'entendre la communication pour une intelligence de ce que, dans la tradition biblique, sur le fondement de l'Alliance, nous nommons *foi* et *révélation*. Il nous a semblé que la démarche de *Paul*, avec l'accent qu'il met, notamment dans l'Épître aux Romains, sur *l'heureuse annonce de Dieu* et sur la *foi*, nous offrait plus et mieux qu'un prétexte ou une illustration favorable à notre projet : il nous en propose déjà une mise en œuvre qu'il suffisait de discerner et qu'il conviendra de poursuivre.

Guy LAFON  
Clamart, le 25 avril 2000